

attitude à l'égard des puissances adversaires dont les idées s'opposent aux siennes qui lui a permis de réussir à faire changer le cours des choses, malgré son inexpérience politique, avec pour toute motivation le désir que Geneviève Bergeron, Hélène Colgan, Nathalie Croteau, Barbara Daigneault, Anne-Marie Edward, Maud Haviernick, Barbara Klucznik Widajewicz, Maryse Laganière, Maryse Leclair, Anne-Marie Lemay, Sonia Pelletier, Michèle Richard, Annie St-Arneault et Annie Turcotte ne soient pas mortes en vain.

Yolande Villemaire

**POUR UNE CULTURE
DE L'INJURE**
**Herménégilde Chiasson et
Pierre Raphaël Pelletier**
Le Nordir, Ottawa, 1999,
101 p. ; 18 \$

Herménégilde Chiasson, poète, peintre et cinéaste acadien (qui remportait en 1999 le Prix du Gouverneur général dans la catégorie poésie), et Pierre Raphaël Pelletier, écrivain et peintre franco-ontarien, nous proposent un discours parallèle sur la Beauté, la *vraie*, celle qui compte, qui vous donne envie de prier, pour laquelle vous risqueriez tout. Chaque page du texte est composée sur deux colonnes, Pierre Raphaël Pelletier occupant celle de gauche, Herménégilde Chiasson celle de droite. À vrai dire, le premier a d'abord écrit tout son texte, qu'il a remis à l'autre, lequel se trouva dès lors autant à écrire librement sur la beauté qu'à réagir aux propos de son complice. Une complicité à la fois dans l'amitié et dans la parole même, dans la mesure où ils se complètent sans se répéter. Pierre Raphaël Pelletier est impulsif, tourmenté, révolté, il a la foi en la beauté comme on croit en Dieu ; elle est pour lui une religion, un mode de vie, le souffle de la création artistique. La beauté, par le biais de l'œuvre d'art, interpelle l'absolu, la mort, elle devient « notre ténacité à durer, notre impuissance érigée en créa-

tion ». Le titre de l'ouvrage est de lui, *via* Rimbaud dans *Une saison en enfer* : « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée ». La beauté se trouvera dans le désordre, l'excès, le sacrilège, la folie, la souffrance ; en ce sens, et malgré parfois de très belles formulations, rien de nouveau ici, c'est l'héritage quasi permanent, si je puis dire, de la *Beat Generation* et de la contre-culture des années 1970. Herménégilde Chiasson apparaît plus interrogatif, pessimiste ou moins euphorique ; pas seulement question de crier l'injure, mais de trouver la beauté dans la simplicité du geste quotidien, de saisir l'injure dans le silence même. Les formules tout d'une pièce de Pelletier l'inspirent, l'amènent à nuancer, à multiplier les points de vue.

Dans l'ensemble, cet essai est en plusieurs points remarquable. Le discours, je l'ai dit, est connu, mais il acquiert, dans cet échange de vues, une dynamique particulièrement originale qui en fait tout le prix. Pelletier et Chiasson sont en verve, bien que l'écriture complaisamment hermétique et fortement égocentrique de Pelletier fasse contraste avec le discours de Chiasson, ouvert sur l'autre. Mais cela tient aussi du pari, que l'ouvrage relève haut la main. Enfin, les deux écrivains ont orné les pages (pas seulement les marges) de graffitis et de reproductions artistiques diverses qui ajoutent au dynamisme du discours.

François Ouellet

**COMME LA TRACE
DE L'OISEAU DANS L'AIR**
Hector Bianciotti
Grasset, Paris 1999,
233 p. ; 29,95 \$

On croit lire un roman et l'on se retrouve en compagnie de l'auteur, au sein de sa famille, en Argentine, après quarante ans de silence et de séparation. Écrivain réputé, académicien, il inspire maintenant le respect et ses frères et sœurs doivent se définir par rapport à lui. À l'occasion de ce retour, se des-



sine le récit de toute une vie, les épisodes s'enchaînant selon les circonstances du voyage. C'est aussi pour l'écrivain l'occasion de rechercher le souvenir d'anciens compagnons dont il a parfois oublié le nom, comme ce séminariste dont la disparition l'obsède et dont il apprend qu'il s'est finalement perdu dans l'intime effacement qu'il recherchait. C'est l'envers du personnage de l'auteur, qui se raconte avec complaisance, à la fois artisan et spectateur de sa propre vie.

À la recherche de ses racines familiales, Hector Bianciotti se rend à Cumiana, village du nord de l'Italie, lieu de naissance de son père, avant de retrouver, à Genève, sur son lit de mort, son ami, le grand écrivain Jorge Luis Borges.

Il faut souligner ici la richesse et la précision colorée de l'écriture d'Hector Bianciotti et noter que la fin du livre apporte une note de sérénité dans ce déploiement d'une vie active, comme si l'auteur ressentait déjà la nostalgie d'avoir vécu... « comme la trace de l'oiseau dans l'air ».

Jean-Claude Dussault

LA MÉMOIRE À LA BARRE
Laurent Laplante
Écosociété, Montréal, 1999,
261 p. ; 19,95 \$

Laurent Laplante a, à dessein, choisi pour son plus récent essai un titre équivoque dont il explore les deux significations. La mémoire citée à la barre des témoins est celle, individuelle ou collective, qui, au gré des

circonstances, des intérêts ou de certaines contraintes, accepte ou refuse de se rappeler. D'autre part, la mémoire à la barre du navire est celle qui, sous réserve qu'on veuille bien l'écouter, pourrait sans doute contribuer à éviter à l'humanité un certain nombre d'« errances ». Sous ces deux angles, l'auteur jette un regard à la fois lucide et critique sur les rapports que la mémoire entretient avec diverses réalités de la vie sociale. Chacune de ces analyses fait l'objet d'un chapitre. Il y a notamment « La mémoire et l'enfance », « La mémoire et l'ordre », « La mémoire et l'horreur », « La mémoire et le pardon », « La mémoire et les structures », « La mémoire et la nouvelle technologie », « La mémoire et l'éthique », « La mémoire et la personne ». Pour ma part, j'ai particulièrement savouré les chapitres où la mémoire est examinée dans ses rapports avec la nouvelle technologie et avec l'éthique. Dans ce dernier chapitre, de même que tout au long de son essai, Laurent Laplante ne craint pas de donner son opinion sur des sujets qui pourraient aisément soulever la controverse. Pour cette raison, ceux et celles qui aiment jeter un regard critique sur la société devraient lire *La mémoire à la barre*. L'excellente qualité du français de l'auteur ainsi que sa grande érudition ajoutent encore à l'attrait de cet essai.

Gaëtan Bélanger

LA NUIT
Tang Ke Yang et
Martine Laffon
LA MORT
Tang Yi Jie et
Xavier Le Pichon
Desclée de Brouwer/Presses
littéraires et artistiques
de Shanghai, Paris, 1999,
124 p. ; 19,95 \$
et 151 p. ; 20,95 \$

Deux éditeurs, l'un de Paris, l'autre de Shanghai, nous proposent une nouvelle collection, « Proches Lointains », qui se veut un point de rencontre entre la perception du monde et la sensibilité d'un auteur